

—Que l'argent ne vous manquera point.

—Qui donc me le donnera ?

—Moi.

—Vous, de Rogas, vous ?

—Oui, moi.

—Je sais que vous êtes riche et très généreux ; mais ... ..

Sans achever sa phrase, Ludovic reprit :

Vous savez, de Rogas, je ne comprends pas plus maintenant que tout à l'heure.

—Ayez un peu de patience, cela viendra. Ce qui vous paraît obscur en ce moment sera bientôt d'une limpidité parfaite. Voyez-vous, j'aime à bien expliquer les choses, afin qu'elles soient plus faciles à saisir dans tous leurs détails.

—Vous êtes un homme tout à fait étrange, de Rogas, je suis forcé de le reconnaître ; mais vous le savez, je suis devenu un sceptique. Pourtant, je veux bien croire à cette grande amitié que vous me témoignez. Mais je ne puis admettre, parce que c'est impossible, que vous agissiez seulement par amitié, par dévouement, quand même vous auriez à votre disposition les trésors de plusieurs nababs. Sans aucun doute, ce que vous voulez faire est autant et peut-être plus dans votre intérêt que dans le mien.

José Basco grimaça un sourire.

—Je devine dès maintenant, continua Ludovic, que vous avez en tête un vaste projet ; pour le mettre à exécution, il vous faut un personnage docile à votre volonté, agissant sous votre inspiration, et c'est moi que vous avez choisi.

—C'est cela même, répondit le Portugais.

—Vous allez me dire, je pense, à quelle magnifique affaire vous voulez bien m'associer. Mais en attendant, permettez-moi de vous adresser une ou deux questions. Ne craignez-vous pas de perdre votre mise de fonds ?

—Non.

—C'est très bien, mais si cela arrivait, cependant, par suite de n'importe quel événement imprévu, quelle serait ma responsabilité envers vous ?

—Quand vous aurez accepté ce que je vais vous proposer, vous ne pourriez causer un

dommage à notre association qu'en cas de défection ou de trahison.

—Je n'en suis pas un traître, et si j'entre dans votre combinaison je ne ferai aucune tentative pour en sortir. D'après ce que vous venez de me dire, de Rogas, vous allez avancer une somme énorme.

—Quelques centaines de mille francs.

—Comment rentrerez-vous dans vos déboursés ?

—Ceci sera, entre nous, l'objet d'une convention particulière.

—Ainsi, c'est bien d'une affaire qu'il s'agit ?

—D'une très importante affaire.

—Et entre vous et moi, c'est un marché ?

—Appelons chaque chose par son nom : c'est un marché.

—En dehors de moi aurez-vous d'autres associés ? demanda Montgarin.

—Deux, peut-être plus ; cela dépendra des nécessités.

—Encore une question : Suis-je bien l'homme qu'il vous faut ?

—Oui, puisque c'est vous que j'ai choisi.

—Vous pouvez vous tromper, de Rogas ; ai-je bien toutes les qualités ou plutôt tous les défauts exigés pour l'emploi ?

—Hé, mon cher comte, vous savez bien que je vous connais.

—En ce cas, je n'ai plus rien à dire. A vous de parler ; je vous écoute.

—En deux mots, Ludovic, voici quel est mon projet : je veux vous marier.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

—Vous voulez me marier ! exclamait-il.

—Est-ce que cela vous étonne ? N'êtes-vous pas mûr pour le mariage ?

—Mais je me suis fait une réputation affreuse, et je me demande quelle est la malheureuse fille qui voudrait de moi !

Le comte de Montgarin oublie que dès demain, sa transformation sera complète.

—Soit, mais je suis connu, on me connaît trop.

—Avant un mois écoulé, on vous aura donné l'absolution de tous vos péchés de jeunesse.

Vous croyez ?

—J'en suis certain : je connais le monde ; il est plein d'indulgence.